

Paru dans L. A. COLIN (dir.), *La Hermenéutica en el Cambio de Siglo. Entre el Rescate de la Tradición y el Reto de la Creatividad. Homenaje a Mauricio Beuchot*, México, Editorial Ducere, Colección Hermenéutica, Analogía e Imagen, 2011, 55-64.

Le sens de l'analogie

Jusqu'où l'herméneutique analogique de Mauricio Beuchot suit-elle l'ontologie de Thomas?

Jean GRONDIN

« Para ir a una ontología analógica necesitamos una hermenéutica analógica, y una hermenéutica analógica se apoya en una ontología analógica, al tiempo que tiende en ella. »¹

Mauricio Beuchot est un géant de la pensée dont l'œuvre a renouvelé en profondeur l'herméneutique, et justement parce qu'il connaît de première main ses sources les plus vives, dans l'humanisme, la philosophie pratique et la rhétorique aristotéliennes, mais aussi voire surtout dans la pensée médiévale de l'analogie, sans oublier le pragmatisme et la philosophie du langage. Son plus récent livre, *L'herméneutique analogique au fil de l'histoire* (2010), à la fois érudit et très accessible, comme le sont tous ses ouvrages, donne un nouvel aperçu de son incomparable envergure, qui lui permet de passer avec agilité d'Aristote et Plotin à Hugues de Saint Victor, Kierkegaard, Teilhard, Heidegger et Marion. En tous il retrouve des amis et des alliés secrets dans la pensée de l'analogie. Son œuvre surplombe tout le monde hispanophone dont il est l'une des lumières les plus brillantes.

Mauricio Beuchot est par-dessus tout un être humain d'une singulière fidélité et chaleur, doué d'un sourire communicatif, d'une jovialité invincible, d'un tact inouï et

¹ M. BEUCHOT, *La hermenéutica analógica en la historia*, San Miguel de Tucumán, Editorial UNSTA, 2010, p. 114.

d'un sens de l'humour absolument corrosif. Tout en prenant la philosophie et ses nombreux interlocuteurs très au sérieux, il ne se prend pas lui-même trop au sérieux et son absence de prétention désarme tous ceux qui ont eu le bonheur de le rencontrer. Cette humilité est la marque distinctive des très grands. C'est donc pour moi un honneur et un immense bonheur que de m'associer à l'hommage qui lui est ici rendu.

Sa plus grande contribution à l'herméneutique, il paraît banal de le rappeler, réside dans sa pensée de l'universalité de l'analogie pour l'herméneutique. Si cela sonne banal, c'est qu'il s'agit d'une évidence que Mauricio Beuchot nous a lui-même apprise. Avant lui, qui parlait de manière aussi appuyée d'analogie en herméneutique? Schleiermacher, Dilthey, Heidegger, Gadamer? Personne n'en traitait vraiment même si Mauricio Beuchot nous a enseigné que tous avaient affaire, fondamentalement, à des phénomènes d'analogie qu'il s'agissait d'interpréter et de porter à la compréhension. Certes, Ricœur avait traité dans son livre célèbre de 1975 de la « métaphore vive », mais c'est encore une fois Mauricio Beuchot qui nous a fait voir que la métaphore n'était qu'une forme parmi d'autres d'analogie. À ce titre, son herméneutique si originale propose un retour aux sources et élève une prétention à l'universalité, ce qui en fait une philosophie de premier plan.

Ce qui distingue son herméneutique, c'est d'ailleurs qu'elle se donne à elle-même le nom d'analogique. Ainsi que je l'ai souligné dans ma première discussion avec lui², l'analogie, comme l'allégorie et la métaphore, se situe traditionnellement du côté de l'objet à interpréter. Ainsi, l'allégorie de la caverne chez Platon est une analogie dont l'interprétation doit tirer au clair le sens. C'est aussi le cas de l'histoire des deux femmes d'Abraham, Hagar et Sara, dont l'Épître aux Galates dit qu'il s'agit d'une allégorie (4, 24). Ce ne sont là que deux des plus célèbres exemples, car tout ce qui relève de l'objet à interpréter a part à l'analogie. Mais généralement, ce n'est pas l'herméneutique elle-même qui est analogique, c'est son objet qui l'est. Or chez

² « El camino analógico de Mauricio Beuchot », in *Estudios filosóficos* 57 (2008), n° 166, 521-531.

Mauricio Beuchot l'analogie concerne non seulement l'objet, ce que l'on a toujours su, au moins vaguement, mais aussi l'herméneutique elle-même.

L'herméneutique a traditionnellement affaire aux processus d'interprétation conduisant à la compréhension. Selon Mauricio Beuchot, si je le comprends bien, l'interprétation est elle-même analogique au sens où le sens qu'elle porte au jour n'est ni entièrement univoque, ni absolument équivoque. Il a bien mis en évidence les périls, voire l'absurdité de l'équivocité absolue, car elle ne permet plus de parler de quoi que ce soit d'identifiable. Quant à l'univocité, il estime, je crois, qu'elle est inatteignable. Dans ma discussion avec lui, j'ai marqué ici une petite dissidence : je pense qu'une interprétation univoque demeure non seulement possible, mais qu'elle constitue le *telos* secret, quand bien même il serait inatteignable dans certains cas, de l'interprétation. C'est que la vie humaine se déroule normalement en présupposant l'évidence de l'univocité. Avec Gadamer, on pourrait parler d'une anticipation de l'univocité (on pourrait dire un *Vorgriff der Einstimmigkeit*) : le sens des paroles et des gestes que les humains s'échangent est généralement clair, et c'est aussi le cas des textes que nous lisons, notamment de ceux de Mauricio Beuchot qui m'apparaissent des modèles de limpidité. Si le sens n'est pas immédiatement évident ou univoque, ce qui arrive certainement souvent dans l'interprétation des textes ou les affaires humaines en général, c'est la tâche de l'interprétation, du moins idéalement, de le tirer au clair. Ainsi il n'est pas équivoque que mon ami mexicain soit né à telle date, qu'il soit le fils d'une telle et d'un tel, qu'il habite le Mexique, dont México est la capitale, qu'il exerce telle profession, ait écrit tel livre, etc. Ici, l'univocité du sens est présupposée comme allant de soi. Assurément, nous avons aussi affaire à des manifestations de sens qui sont plurivoques, analogiques ou même équivoques. C'est certainement le cas de l'allégorie de la caverne ou de l'allégorie délicate dont traite l'Épître aux Galates, qui veulent être entendues comme des analogies et non au pied de la lettre. Mais dans les deux cas, le sens de l'analogie peut être élucidé. Il l'est d'ailleurs expressément par Platon et saint

Paul. L'interprétation qu'ils proposent eux-mêmes de leur analogie n'est pas, elle, analogique, mais plutôt univoque. Ici, encore une fois, c'est l'*interpretandum* et non l'interprétation, ou l'herméneutique elle-même, qui est analogique. D'où la question, très bienveillante, que je posais à Mauricio Beuchot : en quoi l'interprétation de l'analogie est-elle elle-même analogique? Plus fondamentalement encore : en quoi son herméneutique, sa *théorie* de l'interprétation, se veut-elle elle-même analogique?

Il répondrait sans doute en disant que c'est le *sens à interpréter* qui est lui-même analogique parce que ce sens n'est jamais entièrement univoque (ce que je suis disposé à contester, comme on vient de voir, mais je ne reprendrai pas ce débat ici), ni désespérément équivoque, mais analogique. L'héritage de l'herméneutique de Mauricio Beuchot est désormais associé à cette trias univoque-équivoque-analogique. Elle est si connue, si universellement associée à son œuvre qu'il est inutile d'en rappeler le sens, la portée et les intentions polémiques, à savoir la lutte contre l'équivocité et l'univocité absolues au nom du sens humainement compréhensible. En fondant son herméneutique sur cette triade, Mauricio Beuchot aura été aidé de sa profonde connaissance de l'œuvre de saint Thomas. Chacun sait que Thomas a parlé de l'analogie de l'être, mais la trinité univoque-équivoque-analogique lui était aussi très familière.

Ainsi, au premier livre de sa *Somme contre les Gentils*, Thomas consacre trois chapitres successifs à la question de savoir si les mêmes prédicats peuvent être attribués à Dieu et aux créatures³. Ce sont les chapitres 32 à 34, dont je reproduis ici les titres latins (la traduction suit) :

Ch. 32 *Quod nihil de Deo et aliis rebus univoce praedicatur.*

Ch. 33 *Quod ea, quae de Deo et aliis rebus praedicantur, non dicuntur pure aequivoce.*

Ch. 34 *Quod ea, quae dicuntur de Deo et creaturis, analogice dicuntur.*

³ S. Thomae Aquinatis *Summa philosophica*, édition nova et emendata, Paris, éd. Lethielleux, 1906, p. 38-40. Voir aussi *Somme théologique*, I, question 13, article 5.

La triade de Mauricio Beuchot, qui remonte bien sûr au traité des *Catégories* d'Aristote, se trouve ici préfigurée et son sens est très clair. Thomas commence par montrer que « rien ne peut être dit de Dieu et des autres choses de manière univoque » (titre du ch. 32). Thomas en expose avec sa rigueur coutumière les raisons, dont le détail ne peut nous intéresser ici, et en donne des exemples. Il souligne plus particulièrement que rien n'est prédiqué de Dieu et des choses à égalité (*eodem ordine*)⁴, mais selon l'antérieur et l'ultérieur. Ainsi, tout ce qui est dit de Dieu l'est « essentiellement » (*essentialiter*) : si l'on affirme, par exemple, qu'il est étant (*ens*), c'est qu'il est lui-même l'essence (*ipsa essentia*), et qu'il est bon, c'est qu'il est la bonté elle-même (*ipsa bonitas*), la bonté en personne, pourrait-on dire. Mais pour toutes les autres choses, dit Thomas avec des accents platoniciens, on ne peut parler d'être et de bonté que par participation (*per participationem*). Ce n'est pas la même chose que d'être la bonté et de la recevoir. En ce sens, le discours que nous tenons sur Dieu et les autres choses n'est pas univoque.

Mais il n'est pas non plus « purement équivoque » (*pure aequivoce*), souligne le chapitre suivant. Ce n'est pas par hasard (*a casu*) qu'un même nom peut être attribué à Dieu et aux créatures. Si cela se produisait purement par hasard, il n'y aurait aucun ordre (*nullus ordo*), aucune similitude (*nulla similitudo*), mais seulement une unité accidentelle de nom. Si tel était le cas, souligne Thomas, et c'est la clef sans doute de sa vision de l'analogie, la connaissance d'une réalité, celle des créatures, ne pourrait nous conduire à la connaissance (analogique) d'une autre réalité. Selon Thomas, c'est à partir de ce qui se trouve dans les autres choses que nous parvenons à la connaissance des choses divines (*ex his autem, quae in rebus aliis inveniuntur, in divinorum cognitionem pervenimus*)⁵. Dans un argument anticipant ceux de Mauricio Beuchot, Thomas souligne

⁴ Je suis la traduction récente de C. MICHON, Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils*, livre I, Paris, GF, 1999, p. 225.

⁵ *Summa philosophica*, *Caput* 33, édition citée, p. 39; traduction C. MICHON (mod.), p. 226. Voir *Somme théologique*, I, question 13, article 6 (Paris, éditions du Cerf, tome 1, 2004, p. 243) : « chaque nom est dit par priorité de Dieu, non de la créature; car c'est de Dieu que ces

qu'une conception purement équivoque du nom, et du langage, rendrait impossible toute forme d'argumentation (*aequivocatio nominis processum argumentationis impedit*), car c'est en vain qu'un nom serait prédiqué de quelque chose que ce soit (*frustra aliquod nomen de aliquo praedicatur nisi per illud nomen aliquid de eo intelligimus*).

D'où la conclusion de Thomas, au chapitre 34 : ce qui est dit de Dieu et des créatures l'est analogiquement, c'est-à-dire d'après un ordre ou un rapport à quelque chose d'unique (*secundum ordinem vel respectum ad aliquod unum*). Thomas distingue alors deux types d'analogie, que Mauricio Beuchot connaît bien. La première estime que les mots ont rapport à quelque chose d'unique comme lorsque l'on renvoie à une santé unique pour dire sains l'animal, le remède, la nourriture ou l'urine : c'est à chaque fois en un sens différent que l'on parlera de quelque chose de « sain » - dans un cas il s'agit de son sujet (l'animal), dans l'autre de ce qui la produit (le remède), dans le cas de la nourriture de ce qui la conserve et dans le cas de l'urine de son signe -, mais on le fait à chaque fois par référence à ce que l'on pourrait appeler une seule signification générale, prédiquée analogiquement de plusieurs choses. Selon Thomas, ce n'est cependant pas en ce sens que l'on peut parler d'une prédication analogique pour ce qui est de Dieu et des créatures. S'il en était ainsi, les prédicats qui seraient attribués à Dieu et aux créatures le seraient par rapport à un troisième terme qui serait en quelque sorte avant Dieu. C'est donc à un autre type d'analogie que l'on a affaire quand on attribue les mêmes noms à Dieu et aux autres choses. Cette analogie est celle qui pose qu'il y a un ordre entre les choses prédiquées, non pas un ordre renvoyant à une troisième chose, mais un ordre des choses de l'une à l'autre. Dans le cas de Dieu et des créatures, l'ordre (de dépendance) ne fait aucun doute pour Thomas, même s'il va dans les deux sens : la réalité signifiée par les noms dits de Dieu (la bonté, l'être, etc.) est d'abord en Dieu selon son mode propre (*per prius est in Deo secundum suum modum*), même si c'est

perfections dérivent dans les créatures. Mais quant à l'origine de la dénomination, ce sont les créatures que nous connaissons d'abord par ces noms, car ce sont elles que nous connaissons en premier ».

d'abord dans les créatures que *nous* la trouvons et que nous l'appliquons ensuite à Dieu, de sorte que Dieu est nommé d'après ses effets (*a suis causatis*).

D'après ce que je peux voir, Thomas est donc l'ancêtre de la triade beuchotienne de l'univocité-équivocité-allégorie. Naturellement, Thomas l'a développée à une époque où le positivisme logique n'avait pas encore défendu l'univocité absolue et où le postmodernisme n'avait pas encore exalté l'équivocité pour elle-même. Les contextes philosophiques ne sont jamais tout à fait les mêmes, mais ils n'en seront pas moins « analogiques ». C'est pourquoi il est permis de se poser la question de savoir dans quelle mesure la conception beuchotienne de l'analogie suit celle de Thomas.

Le cadre et la visée des deux discours ne sont assurément pas les mêmes. C'est dans le contexte d'un discours *sur Dieu*, au premier livre de sa *Somme philosophique*, que Thomas se demande si on peut attribuer à Dieu et aux créatures les mêmes prédicats. Sa réponse est limpide : on ne peut le faire en un sens univoque, mais on ne le fait pas non plus en un sens purement équivoque. On le fait justement dans un sens analogique parce qu'il y a *continuité* entre Dieu et les créatures, un antérieur et un postérieur, qui fait en sorte que l'antérieur peut être connu, analogiquement, par ses effets. C'est évidemment le nerf de la doctrine thomasiennne de l'analogie et de celle de l'être plus particulièrement. Mais dans quelle mesure ou jusqu'à quel point est-elle reprise par Mauricio Beuchot?

Le contexte de son herméneutique est à l'évidence bien différent. Il présuppose la fixation « *univocista* » du positivisme logique et l'ivresse « *equivocista* » du postmodernisme, entre lesquels il recommande une voie mitoyenne, celle de l'analogie. Lorsqu'il parle de l'analogie, son attention ne porte pas, ou pas de manière privilégiée, sur la question théologique de savoir si l'on peut attribuer les mêmes prédicats à Dieu et la créature, thème qui est à vrai dire est assez disparu des discours philosophiques. C'est moins une conception de Dieu que du sens à interpréter qu'il cherche à défendre : le sens que nous comprenons, l'*interpretandum*, tout comme, selon Mauricio

Beuchot, l'herméneutique qui le porte à la lumière (*l'interpretans*), n'est pas entièrement univoque, ni équivoque, mais analogique.

Mais analogique *à quoi*? C'est le sens de mon intervention : peut-on dire d'un sens qu'il est analogique, sans dire *à quoi* il est analogique? Une analogie est toujours un rapport de quelque chose *à quelque chose d'autre*, qui n'est pas nommé, mais qui est pointé par l'analogie et qui peut être élucidé par l'interprétation.

La solution thomasienne à cette difficulté coule de source : c'est par référence à un premier terme, dans l'ordre de l'être, que toutes les choses peuvent être dites analogiques, c'est-à-dire analogiques à l'être ou l'origine d'où elles émanent. L'analogie présuppose qu'il y a une continuité ou un ordre des choses. Cette notion d'ordre, et cette conception de l'analogie de l'être, est-elle reprise par Mauricio Beuchot, et jusqu'à quel point?

L'analogie de Thomas trouve son fondement dans la structure même de l'être. En tant que créé, l'être conserve la trace, sinon la signature, de son créateur et nous permet de le connaître *analogice*. L'analogie dans l'être, si l'on peut dire, marque ici le nécessaire renvoi de ce qui est à son origine, dans l'être subsistant par lui-même.

Je soulève ici, à vrai dire, deux problèmes. Le premier est d'ordre ontologique, voire théologique : dans quelle mesure peut-on parler d'analogie, et d'une analogie qui se veut universelle, si cette conception disons herméneutique de l'analogie ne se fonde pas sur une ontologie, c'est-à-dire une structure ou une particularité de l'être qui fait en sorte qu'elle renvoie à son origine? Bref, jusqu'à quel point Mauricio Beuchot suit-il la doctrine thomasienne de l'analogie, c'est-à-dire aussi bien son ontologie que sa théologie?

La seconde difficulté est logique, voire sémantique. Peut-on parler d'analogie sans dire *à quoi* renvoie l'analogie. L'analogie est « transitive », ou, plutôt, elle a la structure du renvoi, étant toujours l'analogie « de » quelque chose. Elle renvoie à autre chose ou à un autre rapport (dans le cas de l'analogie de proportion : A est à B ce que C est à D)

que l'analogie permet justement de penser. Peut-on parler d'un sens qui serait analogique, et non univoque ou équivoque, sans dire de quoi il est l'analogie? Et ce renvoi de l'analogie ne peut-il pas lui-même être compris de manière univoque?

Si je pose ces questions, c'est bien sûr parce que j'espère avoir bientôt l'occasion d'en discuter de vive voix avec mon ami Mauricio Beuchot. En attendant d'avoir cette chance inouïe, je salue bien amicalement la générosité de sa pensée et de sa personne.